

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR • LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 FÉVRIER 2013

Lire Tremblay, Pivot, Jardin, Thúy et Mavrikakis en 140 caractères

FABIEN DEGLISE

Le message est entré dans une boîte de courriel un matin de novembre, en avance de plusieurs jours sur ce qu'avait annoncé son auteur, le romancier Michel Tremblay. À l'écran, les caractères portaient une bonne nouvelle, une nouvelle littéraire inédite, promise la veille au téléphone, après une courte conversation et surtout un éclat de rire. Il y avait là un brin d'humour, beaucoup de sentiments, de la finesse, et surtout, surtout une économie tellement contemporaine de mots : « Il n'aurait pas dû me rappeler. Surtout pas prononcer cette phrase : « On peut tout effacer et recommencer à neuf. » Je l'ai envoyé paître. Pardonnez-moi, oublier, jamais ! ». Tout était là.

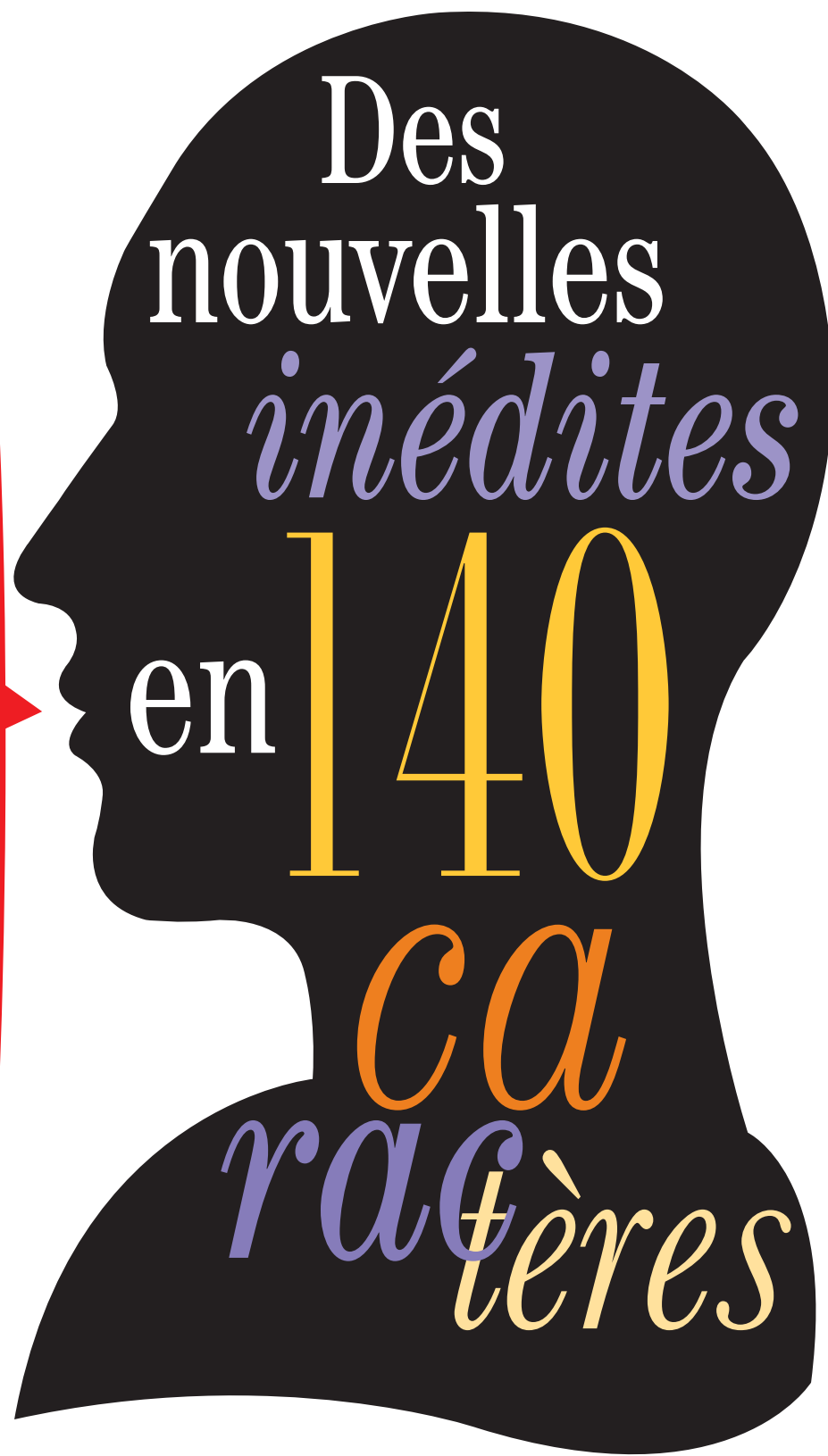
À l'invitation du Devoir, le romancier et dramaturge québécois a accepté dans les dernières semaines une drôle de rencontre avec le présent : imaginer une histoire complète ne pouvant pas dépasser 140 caractères, espaces compris. La limite s'inspire du format de communication imposé par Twitter, un espace qui depuis 2006 cultive la dictature de l'instant, l'obsession de la

concision et influence désormais notre façon de nommer notre époque.

Michel Tremblay n'est d'ailleurs pas seul à avoir accepté cette création avec contrainte. Au total, 25 auteurs d'ici et d'ailleurs y ont pris part, dont Yann Martel, Kim Thúy, Nadine Bismuth, Jacques Godbout, Bernard Pivot, Alexandre Jardin, Catherine Mavrikakis, Fred Pellerin, Tahar Ben Jelloun, Samuel Archibald, pour ne nommer qu'eux, avec quelques constantes d'ailleurs : les vieux routiers de la littérature ont façonné leur récit plus rapidement que les jeunes, les précis sont revenus plusieurs fois sur leur nano-œuvre, les insécures ont douté, reculé, certain on même tenté de s'échapper et les percutants ont trouvé un carré de sable idéal pour leur art.

Au final, l'aventure forme désormais un recueil de nouvelles inédites, dans un format improbable, qui, en cherchant à coller de près à la modernité, vient aussi explorer les frontières d'une littérature en mutation. À l'image de l'environnement culturel et social dans lequel cette littérature est façonnée. Forcément.

Le Devoir



Une époque obsédée par la concision et les formats courts

FABIEN DEGLISE

Il y a eu des courriels, une visite à sa résidence — où il n'était pas ! —, mais rien n'a été fructueux. Le romancier-flibustier Victor-Lévy Beaulieu a, après plusieurs invitations restées lettres mortes, refusé de faire entrer son univers littéraire en moins de 140 caractères. Et il s'est justifié, devant notre insistance, avec la franchise qui est la sienne.

« Je suis du côté de la surabondance, a écrit le barbu grincheux de Trois-Pistoles. J'aguis tous les rapetisseurs de tête, car en rapetissant la tête c'est l'esprit aussi qu'ils rapetissent. Les peuples primitifs s'y livraient précisément pour cela. Rendre sénile une société précoce n'est donc pas mon affaire. » Le monde carbure de plus en plus à la concision et aux petits formats. VLB, lui, reste fier dans la marge, au risque d'y être de plus en plus à l'étroit.

C'est que la modernité n'a pas juste le dos large pour expliquer les travers de notre époque. Elle est aussi en train de modifier en profondeur notre façon d'appréhender le présent, de le nommer, de le construire, de l'imaginer, mais également, n'en déplaise à VLB,

d'influencer la création artistique, par des contraintes d'espace et de temps qui, au cours des dernières années, sont passées d'anecdotes à normes. Avec obsession.

« Les environnements numériques dans lesquels nous nous trouvons ont cette caractéristique d'encourager la concision, résume à l'autre bout du fil le philosophe Milad Doueïhi, auteur du bouquin *Pour un humanisme numérique* (Seuil), une brique dans les circonstances avec ses 177 pages. Cette contrainte est inscrite dans la nature des objets numériques conçus pour partager, pour retransmettre, mais aussi pour le faire dans cette logique de flux et dans la tentation de l'instant. Le fragment, le contenu concis, le mini-format sont les plus adaptés pour alimenter ces réseaux et le faire aussi de manière quasi naturelle » en imposant au passage une dictature du court qui va au-delà des espaces de communication qui, bien souvent, les ont fait émerger.

Une culture du lien

Le mimétisme est fort. Il trouve aussi un terreau fertile dans un contexte social

VOIR PAGE F 2 : INÉDITES



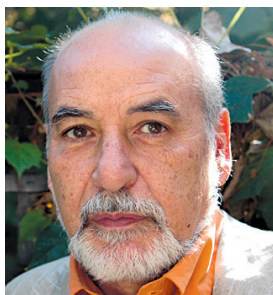
Enfin, elle partit pour Death Valley. À Zabriskie Point, la Terre s'était encore durcie. La planète semblait souffrir du même mal qu'elle.

Catherine Mavrikakis



La bouilloire sifflait à rendre l'eau. Dehors, l'été; dans la fenêtre, de la neige lumineuse. Tous figés. La première tève au village.

Fred Pellerin



Il s'est réveillé plein de tristesse. On lui a dit: « T'es pas drôle. » Le lendemain, un homme s'est réveillé plein de tristesse. C'était pas le même.

Tahar Ben Jelloun



La Terre? Nous l'avons mangée hier.

Yann Martel



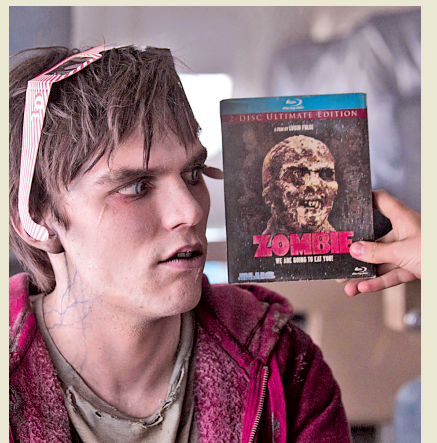
Entre toi et moi, il y eut un coup de foudre suivi d'une vie; ses hauts, ses bas. Désormais la mort, il ne reste que l'amour; l'éternel.

Kim Thúy



Passionnante histoire de la gauche américaine

Page F 5



Le zombie comme guide et révélateur

Page F 6

Un point final à *Entre les lignes*?

Le magazine littéraire *Entre les lignes*, axé depuis neuf ans sur la présentation de coups de cœur, de suggestions et de plaisirs de lecture, de dossiers sur le monde de la littérature et d'entrevues, a annoncé cette semaine la suspension de sa publication. C'est par lettre que la rédactrice en chef, Colette Lens, a fait connaître la situation. Dans « le contexte de précarité et d'insécurité financières qui touche le milieu de la culture », écrit-elle, et en particulier les revues culturelles, notre modèle d'affaires basé sur le dévouement et l'engagement de quelques personnes n'apparaît plus viable à moyen et à long terme. C'est pourquoi la décision de prendre du recul pour repenser l'avenir d'*Entre les lignes* s'est imposée à nous. Depuis plusieurs mois, nous nous sommes employés à rencontrer des acteurs du milieu culturel et à penser à de nouveaux paradigmes qui permettraient de poursuivre l'aventure sous une forme ou une autre. Ce processus est toujours en cours. »

Le Devoir

Dante aux enfers

FRANÇOIS LÉVESQUE

Deux nouveaux suspects ont été arrêtés dans l'affaire du saccage de la bibliothèque des Girolomini, une institution napolitaine qui a été détournée d'environ 4000 de ses bijoux littéraires.

Digne d'un roman d'Umberto Eco, cette étrange histoire a débuté en juin 2011 avec la nomination de Marino Massimo De Caro au poste de directeur de la bibliothèque. Après avoir désactivé le système de surveillance, De Caro entreprit de dégarnir les rayons de leurs ouvrages précieux en les transportant de Naples à Vérone.

C'est un professeur d'histoire de l'art de l'Université de Naples, Tomaso Montanari, qui a sonné l'alarme au printemps 2012 lorsque, visitant l'auguste lieu, il trouva fort curieux qu'on lui refuse l'accès aux archives. Plus stupéfiantes s'avèrent les vidéos clandestines captées par un aide bibliothécaire suspicieux.

Marino Massimo De Caro a été incarcéré le 15 mai 2012. À ce jour, 2327 livres anciens et manuscrits inestimables ont pu être retrouvés. Laissés à eux-mêmes, De Caro et ses complices, dont un prêtre, ont littéralement mis à sac la bibliothèque, dont les quelque 160 000 ouvrages n'ont jamais été dûment répertoriés. Au nombre des portés disparus: l'original enluminé de *La divine comédie* de Dante.

Le 29 janvier dernier, un relieur et un coursier ont été interpellés. Des mandats d'arrêt ont en outre été lancés contre quatre autres personnes, dont Marcello Dell'Utri, un politicien proche de Silvio Berlusconi qui a connu sa part de démêlés avec la justice. À ce chapitre, la feuille de route de Marino Massimo De Caro était entachée de tellement de contreverses que sa nomination apparaît a posteriori aberrante.

Le Devoir

LIVRES

EN APARTÉ

Des nouvelles de la lune de miel



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Il en met bien du temps à crever, François Cavanna! D'ailleurs, on l'en remercie. Cavanna a toujours pesté contre la mort. On se dit, le voyant toujours vivant, que ce n'est peut-être pas pour rien: elle a peur.

En 1960, ce grand gaillard au trente-six métiers que l'on reconnaît à ses moustaches gau-loises fonde *Hara-Kiri*, une feuille irrévérencieuse qui se transforme en *Hara-Kiri Hebdo*, puis en *Charlie Hebdo*. On reprochera au journal son goût pour la scatologie et les caricatures assassines. La censure s'en mêle et s'emmêle à son sujet. Le canard finit par battre de l'aile et s'effondre avant d'être repris en 1992. Depuis, il soutient l'attention. Voici d'ailleurs que paraît sous cette enseigne une *Vie de Mahomet*, des dessins de Charb qui menacent de soulever encore les passions. Car remarquez que la dernière fois où ce journal s'est avancé de ce côté-là, ses locaux ont flambé. Rien que ça.

Mais revenons à Cavanna. Né en 1923, ce costaud qui ressemble à son ami Georges Brassens

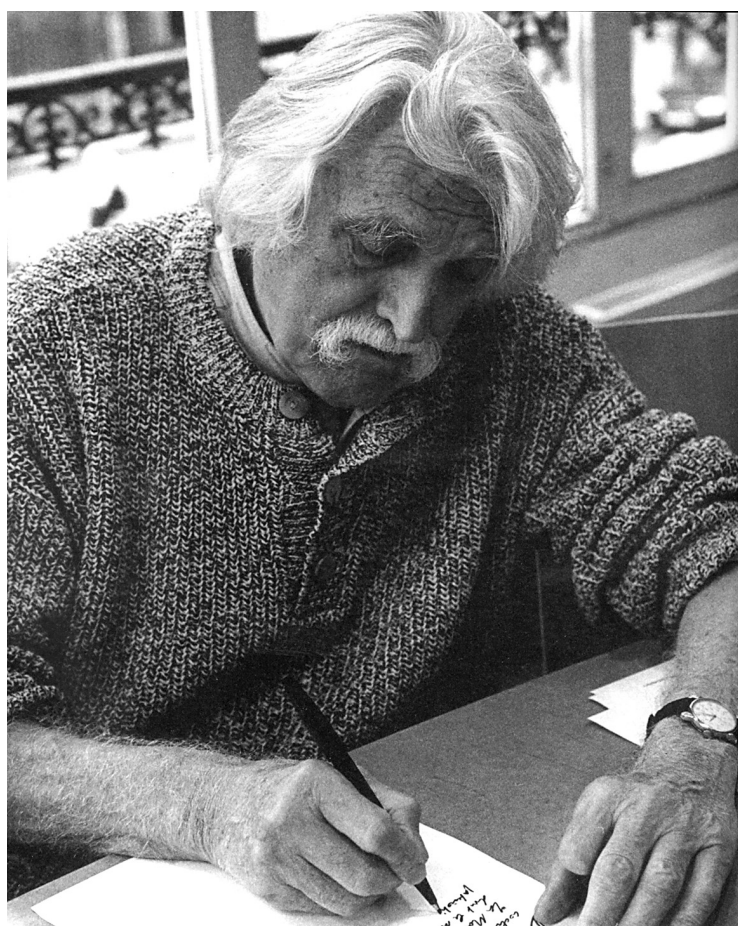
est tombé tout jeune dans le vice de l'imprimé. Lire, écrire et dessiner constituent les extases et les paradis de ce mécraçant impénitent. Bien sûr, il y a eu aussi des femmes. Maria, Liliane, Béatrix, et d'autres après. Et les après d'après.

Comme le signale son ami Jean Teulé en présentation d'un livre hommage qui vient de paraître aux éditions Les Echappés, Cavanna applique encore à la lettre des mots qu'il écrivait en 1976: «*Ou bien on se laisse crever, et on crève. Ou bien on se bagarre, et peut-être qu'on crève quand même. Mais peut-être que non.*» Voilà sans doute pourquoi Cavanna ne crève pas et qu'il ne crèvera jamais.

Je ne vais pas vous raconter sa vie. Car vous feriez mieux de la lire sous sa plume. Il en a parlé cent fois, avec ce style unique et engageant qui a fait sa renommée. Elle est à nouveau au cœur de ce livre intitulé *Cavanna raconte Cavanna*.

À lire Cavanna, il me fait décidément penser plus que jamais à Jules Vallès. De cet écrivain turbulent, il tient en effet beaucoup. Même haine des conventions ridicules, même rage de vivre en tout librement, même volonté de voir les hommes vivre à hauteur d'homme, égaux entre eux.

Si Jules Vallès s'est raconté



CAVANNA RACONTE CAVANNA
Dans ses chroniques à *Charlie Hebdo*, les textes pointaient toujours dans une direction, celle de la liberté.

surtout dans *L'enfant, Le bachelier et L'insurgé*, François Cavanna l'a fait un peu par-

tout, au fil de son œuvre, dans des livres autant que dans des chroniques. Mais pour appren-

dre à le connaître, il faut d'abord, je crois, lire son *Lune de miel* (2011), même avant son célèbre *Rituel*.

Dans *Lune de miel*, Cavanna rend compte de ses souvenirs sur fond de maladie de Parkinson, laquelle finira bien par l'emporter. Je l'ignorais avant de le lire sous sa plume: la «lune de miel» est le terme que l'on emploie pour décrire ce répit plus ou moins vivable que laisse l'ogre Parkinson avant de vous engoutir à jamais dans son antre.

Cavanna a écrit partout, toute sa vie. Et voilà qu'il n'arrive plus qu'à gribouiller des caractères à peine lisibles, des mots que même ses intimes peinent à déchiffrer. Même assis, il ne tient plus debout, si je comprend bien. Il déboule les escaliers. Et il manque sans cesse de se tuer à force de vouloir continuer d'exister.

À cause de la maladie, depuis un moment déjà, on ne lit plus ses textes dans *Charlie Hebdo*. Dans ses chroniques à *Charlie*, ses textes pointaient toujours dans une direction, celle de la liberté, sans qu'il défende pour autant une vision précise d'un quelconque engagement politique. Il se jetait dans l'écriture d'abord de bon cœur, en écrivain. Et c'est son cœur, bien grand et bien placé, qui finissait par donner chez lui un sens à tout, même quand il faisait fausse route.

Permettez une anecdote. Il y a plusieurs années déjà, à l'occasion d'une foire du livre en France, Normand Baillargeon et moi avons été invités à pren-

dre la parole avec l'équipe de *Charlie Hebdo* après avoir passé un moment avec eux. La salle était archi-pleine, enthousiaste au possible. Ce beau monde, on le comprenait tout de suite, ne s'était pas déplacé pour entendre «*les amis canadiens*», mais pour voir le vieux lion nommé Cavanna rugir encore.

Comme tout le monde, je fus stupéfait de l'entendre, en oubliant du coup presque tout à fait que je devais aussi parler.

Malgré sa gloire dans ce milieu-là, cet écrivain provocateur ne se faisait pourtant pas d'illusions sur lui-même, ni sur le monde.

Il dit et répète: «*Toute vie est ratée, et ratée d'avance, puisque vouée à la mort. La première vie non ratée sera celle du premier type à ne pas mourir dans les temps assignés, c'est-à-dire à ne pas vieillir. Jusque-là, il faut bien se résigner.*»

Et d'ici ce temps-là, on pourra au moins lire.

Alors, bien que je sache parfaitement comme vous qu'un nouveau livre grandiose de Denise Bombardier paraîtra de façon imminente, vous ne m'en voudrez pas de vous encourager à lire du Cavanna en attendant.

Et pourquoi pas du Vallès, tant qu'à faire.

jfnaudeau@ledevoir.com

CAVANNA RACONTE CAVANNA
François Cavanna
Préface de Jean Teulé
Les Echappés
Paris, 2012, 144 pages

Gilles ARCHAMBAULT
LORSQUE LE CŒUR EST SOMBRE

«Il fouille le jardin secret de ses cinq personnages... Il y a une certaine jeunesse dans son écriture, dans l'orchestration du roman.»
Danielle Laurin
Radio-Canada

«C'est une écriture prenante, significative. Un roman d'une honnêteté à la fois émotive, affective et intellectuelle.»
Patricia Powers
Radio-Canada

GILLES ARCHAMBAULT
LORSQUE LE CŒUR EST SOMBRE
Roman

© Pierre Longtin

éditions du **Boréal** 50 ans
Roman
232 pages • 22,95 \$
PDF et ePub : 15,99 \$
www.editionsboreal.qc.ca

INÉDITES

SUITE DE LA PAGE F 1

où le lien — celui sur lequel on a commencé à cliquer avec l'apparition du Web — est désormais valorisé. «*Le mini-format, c'est un lien, c'est un concentré qui contient un référent renvoyant à autre chose*, dit M. Doueïhi. *Plus on fait dans les petits formats, plus on entretient cette structure caractéristique de la vie en réseau.*»

Concision, urgence et instant. Le présent semble avoir trouvé son triptyque fondateur, même si pour cela il ne regarde pas seulement sur l'écran d'un téléphone dit intelligent, mais également vers le passé où cette quête du format court, de la pensée exprimée avec économie de lettres, a finalement commencé.

«*La concision n'est pas née avec le réseau Twitter* [cet espace de microclavardage qui contraint la communication dans des messages de moins de 140 caractères], résume Jean-Yves Fréchette, cofondateur de l'Institut de twittérature comparée, un organisme qui explore, analyse et enseigne les mutations littéraires induites par les temps modernes. *Elle est à l'origine de l'écriture, elle est portée par une multitude de figures de style, comme la litote, l'allusion, l'asyndète... Ce qui est nouveau toutefois, c'est l'obsession qu'elle nourrit*» et qui s'impose désormais dans un paradoxe que les amateurs de lignes temporelles, les «*timeline*» comme on dit sur Facebook, vont sans doute trouver amusant.

«*Par le passé, les petits formats ont émergé pour une question de rareté*, dit Milad Doueïhi, faisant référence, entre autres, à la difficulté de trouver du papier et à la lourdeur de l'écriture sur des blocs de granit. *Aujourd'hui, c'est l'inverse, c'est en raison de l'abondance*», de la vitesse, du manque de temps, du culte de la performance...

«*La fragmentation de nos échanges, de nos créations, la fragmentation de nos points de vue sur le présent va de paire avec la sollicitation médiatique qui va en s'accroissant*, résume Guillaume Latzko-Toth, chercheur au Groupe de recherche et d'observation sur les usages et cultures médiatiques de l'UQAM. *Notre budget temps n'a pas augmenté, contrairement aux sources qui nous permettent désormais de le dépenser. Pour s'en sortir, il faut fragmenter*», attisant parfois les critiques et les reproches sur une concision restant parfois et en certains lieux sur la surface des choses.

«*C'est en partie vrai*, dit Jean-Yves Fréchette. *Il y a une*

«*Pour écrire court, il faut prendre le temps de le faire. Cela donne au final une densité à la communication.*»

Jean-Yves Fréchette, cofondateur de l'Institut de twittérature comparée

généralisation d'une écriture de l'épiderme. *Chaque chair de poule devient le prétexte d'une expression.*» Et c'est sans doute pour cela que la twittérature a décidé d'exister.

Bref, mais dense

«*Dans ce format, la littérature vient ralentir le flux de la publication*», poursuit l'homme de lettres, qui invite ses contemporains à «*twitter peu, mais à twitter mieux*». «*Pour écrire court, il faut prendre le temps de le faire. Cela donne au final une densité à la communication. La brièveté va commander un plus grand travail chez le récepteur. Et cela installe une complicité dans le décodage qui n'a rien de superficiel.*»

Dans le lot des nouvelles littéraires collectées au cours des dernières semaines auprès de 25 romanciers, auteurs et dramaturges de la francophonie (voir autre texte), plusieurs de ces fragments de présent en font facilement la démonstration, comme celle de Bernard Pivot, grand ambassadeur de la littérature et de la langue française, dont le peu de lettres cherche finalement à déjouer la facilité du présent. Son titre: «*Fatale méprise*». La nouvelle: «*Il la croyait, riche, douce et cultivée. Dès leur nuit de noces, il sut que c'était un homme pauvre, brutal et borné.*»

Il y a beaucoup avec peu, mais il y a surtout une virgule de trop, un titre calculé et le choix d'un pronom personnel qui, en laissant perplexe, suscite questions, débats et réflexions, comme pour mieux déjouer la vacuité du présent en passant par ses outils et ses formats de prédilection. Chapeau.

Le Devoir

Des nouvelles inédites en 140 caractères

«Par le passé, les petits formats ont émergé pour une question de rareté»

25 auteurs pour une contrainte

D Voir aussi › Ils sont 25 et on les nomme: Alexandre Jardin, Michel Tremblay, Perrine Leblanc, Fanny Britt, Tonino Benacquista, Louis Hamelin, Kim Thúy, Patrick Sénechal, Stéphane Bourguignon, Olga Duhamel-Noyer, Elisabeth Vonarburg, Samuel Archibald, Nicolas Dickner, Monique Proulx, Fabien Cloutier, David Homel, Patrick Nicol, India Desjardins, Fred Pellerin, Nadine Bismuth, Yann Martel, Tahar Ben Jelloun, Jacques Godbout, Bernard Pivot et Catherine Mavrikakis ont fait entrer leurs univers créatifs en moins de 140 caractères. L'intégral de cette création dans la contrainte est désormais accessible dans un recueil inédit téléchargeable gratuitement sur le site Internet du *Devoir* (ledevoir.com) ainsi que sur le iBookStore d'Apple (itunes.com/140ca).

LITTÉRATURE

Tout est possible avec Ying Chen



DANIELLE LAURIN

Comment aborder ce roman ? Comment le lire ? Comment en parler ? *La rive est loin*, de Ying Chen, ne se laisse pas saisir. Nous sommes dans le flottement, le mystère. Nous sommes dans un temps immatériel, dans un ailleurs qui pourrait ressembler à l'éternité.

C'est comme s'il nous fallait lire entre les lignes. Ça nous échappe, ça demeure indéchiffrable. Un peu comme dans les rêves, quand les morceaux se mettent en place selon leur propre logique interne.

Mais tandis que l'on cherche des repères, que l'on cherche à comprendre ce qui se passe, ce qui s'est passé, ce qui s'en vient, un envoûtement opère à notre insu. Très étrange expérience.

Ce n'est pas nouveau. Qui a lu les romans précédents de cette écrivaine canadienne d'origine chinoise, surtout depuis *Immuable*, paru en 1998, s'attend à faire face à l'insaisissable, à l'explicable. Il faut accepter, quand on ouvre un livre de Ying Chen, d'entrer dans une autre dimension.

Déjà, dans *l'ingratitude*, son troisième roman, celui qui lui a valu d'être reconnue ici et en France il y a 18 ans, elle faisait parler une morte. Une morte qui réglait ses comptes avec le monde des vivants, avec sa société, son village, avec sa mère, en particulier. Mais cette morte restait ancrée dans une certaine réalité, ce qu'elle racontait pouvait apparaître plausible, jusqu'à un certain point.

Avec *Immuable*, la romancière a franchi un pas de plus. Elle a totalement brouillé les frontières entre le monde des morts et le monde des vivants, entre le rêve et la réalité. Depuis, le même personnage revient, de livre en livre.

Cette femme, jamais nommée, mène une vie asociale



TIE-TING SU

Il faut accepter, quand on ouvre un livre de Ying Chen, d'entrer dans une autre dimension.

dans un village qu'elle n'aime pas, où on ne l'aime pas. Elle est mariée à un archéologue, A., qui collectionne les ossements dans son sous-sol. Elle-même se voit souvent comme un squelette. L'est-elle vraiment ?

Elle est morte plusieurs fois et elle vit avec la mémoire de ses vies antérieures. Elle s'est même métamorphosée en chatte dans *Espèces*, le roman qui a précédé *La rive est loin*. C'est dire à quel point Ying Chen se permet tout.

Mais même quand on a l'impression que l'écrivaine va trop loin, qu'elle nous entraîne dans le délire, elle parvient à nous garder sous son emprise. Quelque chose opère, on se demande quoi.

De livre en livre, le mystère demeure entier. C'est peut-être de cela qu'il s'agit : le mystère que Ying Chen insufflé à ses livres se trans-

forme en envoûtement.

Ça ne veut pas dire qu'il y a absence totale de repères, de faits concrets auxquels se raccrocher. On sait, par exemple, que l'héroïne a eu un enfant,

ou, plutôt, qu'elle a découvert un jour à sa porte un enfant, qu'elle l'a élevé comme s'il était le sien, mais qu'elle a échoué, qu'elle n'a pas su être une mère à la hauteur : l'enfant s'est enfui. Tout cela, c'était la trame d'un autre roman de Ying Chen, *Un enfant à ma porte*.

On sait aussi que la vie de couple de l'héroïne et de son mari s'effrite depuis longtemps. Ils vivent ensemble comme deux étrangers. Pas de tendresse, de gestes amoureux. On se demande pourquoi ils restent ensemble.

Mais peu importe ce que l'on sait déjà ou pas en ouvrant *La rive est loin*. L'essentiel de

ce qui s'est passé avant est habilement mis en perspective. Tout en n'étant jamais expliqué par A + B...

On peut très bien entrer dans le nouveau roman de Ying Chen sans avoir lu les précédents. Honnêtement, ça ne changera pas grand-chose. Bien sûr, les lecteurs familiers de son œuvre feront des rapprochements, des recoupements. Mais la même ambiance brumeuse demeure, on avance sans tout comprendre.

Le plus grand changement, par rapport aux autres romans de l'auteure depuis *Immuable*, c'est qu'on a maintenant droit à la voix du mari. Jusqu'ici, seule la femme relatait les faits, décrivait leur vie de couple décevante, usée. Elle seule donnait sa version. On pouvait se demander si tout ce qu'elle racontait n'était pas imaginaire, rêvé, si elle était saine d'esprit, étant donné ses errements, ses rappels

constants des vies antérieures l'habitait.

Cette fois, le mari parle. Remarquez que lui-même se demande si sa femme n'est pas folle... Remarquez aussi qu'on sera à même de se demander de notre côté s'il n'est pas en train de devenir fou lui aussi. Mais comme ils racontent tour à tour ce qui leur arrive, nous sommes à même de confronter leurs versions. Même si, dans les deux cas, rien n'est jamais dit clairement...

Ce qui semble sûr : il y a eu un tremblement de terre ; le couple, terré au sous-sol de la maison avec les ossements collectionnés par l'archéologue, est enfoui sous les décombres. A. et sa femme n'ont jamais été si proches.

Dans les mois qui ont précédé, le mari est tombé malade. Tumeur au cerveau. Al-lait-il survivre ? Sa femme a eu peur de le perdre. Et ayant peur de le perdre, elle a pris conscience qu'elle tenait à lui. Le mari aussi s'est mis à voir sa femme autrement. Et maintenant ils sont là, ensemble, tandis que tout s'écroule, que tout le village autour est dévasté.

On pourrait résumer le livre ainsi. Mais c'est ailleurs que

ça se passe. C'est de façon souterraine que ça agit. Même quand on a l'impression d'être totalement perdu, les images parlent. Elles sont fortes, prégnantes. Elles provoquent parfois des illuminations. Et ce qui nous semblait si loin de nous, si abstrait, prend tout son sens. Un sens métaphorique.

Voilà, c'est dans la métaphore que ça se passe. Métaphore de notre condition d'être humain. De ce pourquoi on vit, on meurt, on aime, on a des enfants. De comment on donne un sens à sa vie, à sa mort. A ce qui pourrait ressembler à l'éternité, dans un temps suspendu.

Et, de façon plus large, métaphore d'une société hypocrite, déshumanisée, en perdition. Métaphore d'un monde qui court à sa perte, qui est en train de disparaître : un monde où ne subsisteront peut-être que des fantômes errants.

A moins que je n'aie rien compris ? Tout est possible avec Ying Chen, je vous dis.

LA RIVE EST LOIN

Ying Chen

Boréal

Montréal, 2013, 144 pages

SALON DU LIVRE JEUNESSE DE LONGUEUIL

Les dragouilles s'amènent

FRÉDÉRIQUE DOYON

Si elles voyagent beaucoup d'une ville du monde à l'autre, Les Dragouilles aiment bien aussi la vie de salon. Surtout s'il s'agit du Salon du livre jeunesse de Longueuil (SLJL), qui débute mercredi, où les petites bêtes voyageuses, mi-dragons, mi-patates (!), risquent d'attirer leurs petits lecteurs en grand nombre.

«On a développé une relation avec les lecteurs, dit au Devoir Karine Gottot, auteure de la collection publiée aux éditions Michel Quentin et invité d'honneur du SLJL avec son comparse illustre Maxime Cyr. Comme on change de ville à chaque nouveau livre, ils nous proposent des destinations, des sujets, des blagues. Ils sont un peu créateurs de la série avec nous.»

Il faut dire que les deux créateurs entretiennent aussi un blogue (*lesdragouilles.com*) en parallèle à leurs livres, où les enfants peuvent envoyer commentaires et photos, et sont invités à réaliser toutes sortes de dragouilleries...

Lancée en 2010, la collection compte 10 titres qui font voyager les lecteurs de New Delhi à Barcelone en passant par New York et... Montréal. Le dernier-né, *Les orangées de Tunis*, invite les petits à pénétrer dans la médina et l'univers des souks, à découvrir les chéchias, contrer le mauvais œil, cuisiner un cous-cous et fabriquer un dromadaire à partir d'une boîte d'œufs!

«La belle surprise qu'on a avec les dragouilles ce sont les enfants qui viennent de ces pays

ou dont les parents sont de cette origine et qui sont fiers après d'amener ça à l'école», rapporte Mme Gottot, qui, à défaut de visiter toutes les cités, fait beaucoup de recherche, qu'elle valide auprès de ses amis étrangers ou expatriés. Au Salon du livre de Saguenay, une grand-mère est venue raconter que son petit-fils, né d'un père sénégalais et d'une mère québécoise, avait été ravi de pouvoir montrer le livre *Les orangées de Dakar* à ses amis.

Le duo mène aussi des ateliers dans les écoles pour lesquels il a développé des fiches de lecture à l'intention des professeurs du primaire des 2e et 3e cycles. Un biais pédagogique qui vient naturellement à Karine Gottot, ex-professeure et détentrice d'un baccalauréat en enseignement de la géographie et de l'histoire.

«J'essaie de présenter l'histoire de façon un peu plus anecdotique, c'est ma façon de leur faire connaître l'histoire des villes.»

Le meilleur exemple ? Le côté patate totalement assumé des Dragouilles, même si on apprend dans la série «que les Dragouilles sont plutôt les cousines des gargouilles et chimères qui, comme elles, vivaient sur les toits des grandes villes du monde».

Les bêtes sont ainsi devenues un des meilleurs vendeurs des Éditions Michel-Quentin, avec 55 000 copies vendues pour les 10 titres. Pas mal pour des patates...

Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 21 au 27 janvier 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Enterrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec	1/3
2	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	2/13
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !	Amélie Dubois/Éditeurs réunis	3/12
4	L'Orphéon. Quinze minutes	Patrick Senecal/VLB	-/1
5	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	5/11
6	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ	4/14
7	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise	6/11
8	Lorsque le cœur est sombre	Gilles Archambault/Boréal	-/1
9	L'Orphéon. Coïts Vénérique	Marcotte/VLB	-/1
10	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus	Micheline Dalpé/Goélette	10/5

▼ Romans étrangers

1	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	1/3
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	2/17
3	La vérité sur l'affaire Harry Quebert	Jodel Dicker/Fallos Âge d'homme	3/6
4	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	5/5
5	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follett/Robert Laffont	4/14
6	La liste de mes envies	Grégoire Delacour/Lattès	7/2
7	Le prisonnier du ciel	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	8/11
8	La faille souterraine, et autres enquêtes	Henning Mankell/Seuil	6/12
9	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset	9/18
10	Le 10 ^e anniversaire	James Patterson Maxine Paetro/Lattès	10/4

▼ Essais québécois

1	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	-/1
2	La culture recyclée en dix chapitres réutilisables	Philippe St-Germain/Liber	-/1
3	L'état du Québec 2012	Collectif/Boréal	-/1
4	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation ?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac	1/12
5	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux	2/2
6	Le printemps des carrés rouges	André Frappier Bernard Rioux/M éditeur	2/1
7	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	7/23
8	Histoire nationale à l'école québécoise. Regards...	Collectif/Septentrion	-/1
9	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec	3/16
10	Chemins perdus, chemins trouvés	Jacques Brault/Boréal	-/1

▼ Essais étrangers

1	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux	-/1
2	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud	5/2
3	L'anarchie	Errico Malatesta/Lux	-/1
4	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet	1/11
5	Les femmes et la droite	Andrea Dworkin/Remue-ménage	-/1
6	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte	4/12
7	Un siècle de Goncourt	Robert Kopp/Gallimard	-/1
8	Boudha rebelle. Sur la route de la liberté	Dzogchen Ponlop/Belfond	-/1
9	Les limites à la croissance dans un monde fini	D. H. Meadows D. L. Meadows J. Randers	-/1
10	L'ordre mondial américain. Les conséquences d'un déclin	Robert Kagan/Nouveau Monde éditions	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Stéfani MEUNIER

ON NE RENTRE JAMAIS À LA MAISON

« Quel beau roman !
Un roman qui commence tout doucement et qui va nous entraîner dans un univers d'émotion. Une écriture absolument magnifique. J'ai adoré. »
Patricia Tadros
Radio-Canada

« Beau et émouvant. »
Josée Lapointe
La Presse

STÉFANI MEUNIER
ON NE RENTRE JAMAIS À LA MAISON
Roman

« Quel beau roman !
Un roman qui commence tout doucement et qui va nous entraîner dans un univers d'émotion. Une écriture absolument magnifique. J'ai adoré. »
Patricia Tadros
Radio-Canada

« Beau et émouvant. »
Josée Lapointe
La Presse

éditions du Boréal 50 ans

Roman
160 pages • 20,95 \$
PDF et ePub : 14,99 \$

www.editionsboreal.qc.ca

© Martine Doyon

LITTÉRATURE

Rivalité amoureuse

Jacques Lemarchand (1907-1974), romancier NRF touche à tout, publiant sous des pseudonymes des bluettes et autres libertinages, pigiste auprès des collabos et plus tard à *Combat*, serait un auteur oublié si on ne pouvait l'apprécier dans une réédition soignée de *Geneviève*, un petit roman écrit en 1943 dans le style perlé de ce temps-là.

GYULAIN MASSOUTRE

C'était la période noire, l'Occupation, le système D de ceux qui restaient à Paris, sans entendre le Général ni écouter le Maréchal. Enfin, on le suppose, car Lemarchand menait plutôt la belle vie, ce séducteur, cet habitué des bonnes tables qui sentaient le marché noir et les affaires louches.

Mais qui ne fut pas hypnotisé par le fascisme, le césarisme et la dissociation que les actes racistes, illégitimes autant qu'odieux, imprimèrent par la force sur une société plutôt homogène? Pétrification dérisoire, quand d'autres, au même moment, voyaient plus loin, plus grand l'univers!

L'homme Lemarchand est toutefois secret. Le voici appelé par Paulhan, remplaçant Drieu à la barre de la *Nouvelle Revue française*, puis la revue cesse de paraître, et le voilà au comité de lecture chez Gallimard, assis à côté de Camus. Lequel fera de lui un bon critique de théâtre après la Libération. Pas d'embrouille à ce moment, mais plus de roman sous son nom.

Portrait d'un homme jaloux

Geneviève est un prénom générique chez ce tombeur de femmes. Dans son roman *Geneviève*, une femme résiste, obscur objet du désir,

rendant le narrateur complètement fou. Or ce n'est pas elle l'héroïne, mais lui, et l'autre, le maudit.

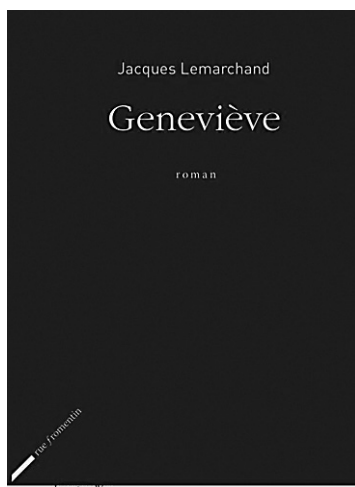
Le fantôme inassouvi, devenu obsessif, nœud de la crise, polarise la rivalité fraternelle entre le narrateur et Jacques, séducteur de Geneviève. Le soupirent éconduit perd royalement la raison, mais il s'accroche à ses valeurs: rester fidèle, même affaibli, aux conventions entre hommes.

On est frappé, aujourd'hui, par la différence entre ceux qui connaissent la barbarie et qui l'affrontèrent et ceux qui fixaient les yeux ailleurs. Rien ne manque au jaloux de Lemarchand, qui déploie son talent — l'ouvrage est dédié à Jean Tardieu —, ni les mots, ni les détours acé-

On est frappé, aujourd'hui, par la différence entre ceux qui connaissent la barbarie et qui l'affrontèrent et ceux qui fixaient les yeux ailleurs

phales dans la puérilité innocente et souffrante de l'impossible possession, et de son corollaire, la détestation de soi et de son rival.

La jalousie empoisonne la vie quotidienne, les relations, aveuglant à l'extrême le jeune homme tordu par sa



faiblesse intenable, par cette humiliation insoutenable. Effondré lamentablement, il est malade d'un an de honte. Jacques, vecteur de sa souffrance, fait ressortir par contre l'ami torturé par la fidélité et par les confidences, qui se déploie méticuleusement dans l'ardeur et la sympathie.

Authentique et dépouillée, l'écriture

Cette crise passionnelle raconte donc un drame de la vie privée, dont on trouvera d'autres belles illustrations chez Sagan et dans les scénarios de la Nouvelle Vague, 10 ans plus tard. De cette période où le roman est monopolisé par des hommes, la femme occupant le rôle de faire-valoir dans la fiction, on retient la perfection stylistique et lexicale, l'équilibre des paragraphes, la beauté lisse, et le basculement brusque et réversible du bonheur en malheur. Lemarchand est en dedans

et en dehors de cette situation bien décrite. La phrase est limpide, exempte de la débauche proustienne dans les sensations, plus sculptée par la leçon de Gide que par celle de Bernanos. On ne vous dira pas la fin, seule l'ambivalence de la grâce, moins complaisance littéraire qu'équilibre sur un fil, à la manière sensible de Cocteau. Nul doute qu'à côtoyer les grandes personnalités de ses contemporains, l'écrivain a concrétisé ainsi l'adieu à son double, l'autre qu'il connaissait de l'intérieur, son fantôme débauché, son adolescent attardé, son angoisse volubile.

Créées en 2010, les éditions Rue Fromentin, diffusées par Volumen-Le Seuil, présentent trois collections: «Essais et documents», «Fiction» (romans internationaux) et «La contre-allée» (littérature plus expérimentale et textes inclassables). Lemarchand, qui avoisinera à «La contre-allée» un hommage à Roger Nimier, signé Massin, directeur artistique de Gallimard pendant plus de 20 ans, est bien sûr hors tracé, mais dans le droit fil du genre.

A signaler, en complément, que Lemarchand rédige un *Journal 1942-1944*, miroir des années sombres; Véronique Hoffmann-Martinet le publie en ce début de 2013, aux éditions Claire Paulhan.

Collaboratrice
Le Devoir

GENEVIÈVE

Jacques Lemarchand
Éditions Rue Fromentin
Paris, 2012, 151 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Morts absurdes

CHRISTIAN DESMEULES

Ticket pour l'éternité rassemble une quinzaine d'histoires qui appellent autant de morts un peu absurdes. Des morts qui ressemblent souvent à des remboursements de dettes ou qui s'accomplissent selon le principe de l'arroseur arrosé. Qu'il s'agisse d'une opération clandestine qui tourne mal, d'un pédophile puni ou d'une mutinerie qui déraile.

On passe ainsi de la France au désert des Touaregs, de Hong Kong à Malaga. On «crashe» près du réservoir Gouin. Les époques où sont campés ces moments d'éternité sont le plus souvent incertaines. Vieux pays, vieille France, vieux pistolets. On y tue ainsi à coups de tromblon, de Beretta, de Luger.

Pierre-Yves Pépin, qui est né en 1930, avait déjà, au milieu des années 1980, publié coup sur coup deux titres de fiction chez Triptyque, *La terre émue* et *Le diable au marais*. Le style est impeccable, sans aspérités, les nouvelles distillent un lexique suranné parfaitement maîtrisé: «Des ânes ployaient sous leur charge de sacs en jute rebondis et de dames-jeannes clissées de joncs. Ils trottaient sous les coups de baguette assenés par de vieilles femmes aux lèvres

minces ombragées de duvet.»

Mais imaginons un écrivain comme Jean Echenoz qui passerait derrière Pierre-Yves Pépin pour revoir sa copie de premier de classe et semer ici et là des questions, introduire une perspective oblique. Pour y ajouter un rien d'inquiétude ou un humour qui résonne vraiment. Malgré de réelles qualités, on l'aura compris, il est difficile de voir en *Ticket pour l'éternité* plus qu'un exercice de style habile mais faible en substance.

Collaborateur
Le Devoir

TICKET POUR L'ÉTERNITÉ

Pierre-Yves Pépin
Triptyque
Montréal, 2013, 112 pages



POÉSIE

René Lapierre dans la déroute du siècle

HUGUES CORRIVEAU

René Lapierre combat la désespérance en nommant et en racontant la nature au plus près, les gestes quotidiens, ce qui s'engouffre dans l'œil. Mais l'inquiétude reste, la peur aussi. Il lui faut des assises plus rationnelles pour ne pas succomber, il lui faut la science pour asseoir ses incertitudes. Il cite ainsi, et entre autres, tout au long de son recueil écrit *Pour les désespérés seulement*, Louis-Marie Lalonde (père Louis-Marie, O.C.S.O.) et sa *Flore-manuel de la province de Québec*. Son recueil s'avère un curieux mélange de prose analytique et d'errance poétique. Un certain miracle opère grâce à l'exactitude minutieuse de l'écriture de Lapierre qui impose cette concentration avec une habileté raffinée. Tout chez ce poète tient d'une rare précision de la langue, sans effet, attentive à l'émotion, à l'intuition, à la méditation sinueuse de la pensée pénétrante.

Tout de même, précisons que ce recueil va dans des directions peu balisées. Nous sommes parfois entraînés dans un passé apocalyptique alors qu'en ce temps-là les familles / se préparaient au pire: / armées jusqu'aux os, retranchées / dans des bris nucléaires / des cuisines vert lime / des La-Z-Boy de béton». Nous sommes ainsi conviés au temps de sa naissance, quand les curés imprégnaient les pensées ou que les publicités et les gadgets commençaient à s'imposer. Le narrateur, contraint, souffrant de cet étouffement imparable, se trouve déchiré ainsi entre une botanique structurante et une conscience imaginative. Au fil des pages, nous serons carrément emportés par l'exaltation, la transe, à bout de souffle.

Ce n'est pas que cela non plus car, en fait, il s'agit d'un inventaire, d'un herbier réunissant souvenirs et angoisses, joies et déboires, faux et vrais souvenirs, en une tentative de mettre de l'ordre dans le vécu, l'imaginé, le craint ou l'espéré. Mais l'herboriste-poète est désordonné, prend tout, mélange tout, les fleurs trop belles et l'histoire trop moche, les objets de culte ou de consommation, les êtres et les anges: on peut s'égarer vraiment à travers les ruptures de ton qui n'éclaircissent pas vraiment ce monde fragmenté. Ainsi, «sous la flore-poison, un feu de pétrole em-

brase / les Dunkin Donuts / les rouges à lèvres bon marché / les téléphones détraqués, les excuses minables. // L'état dernier des choses s'étiolé / dans le sens de la déroute: / le café froid, la faim / les poupées russes et les caniches.» Soit, admettons.

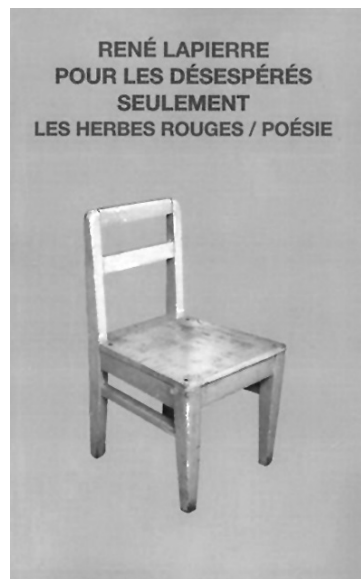
A travers le questionnement intrinsèque de ce recueil, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à un errant que tout intrigue, que tout rebute, que tout étonne. Des restes d'inquiétudes élémentaires s'imposent: «Actuellement, présentement / en ce moment même: / qui aimes-tu? // Qu'est-ce que la réalité?»

Nous sommes aussi au seuil du dépressif, de la neurasthénie. Terrible déroute ontologique, l'âme à mal. Le propos embrasse le consumérisme, le mystique tout aussi bien que l'angélique, la mémoire comme le témoignage: «Le voilà, le monde: la peur / et les déités sombres.» Voici la confession d'un enfant du siècle avec ce que ce siècle a eu de beau et de fragile, voici un recueil qui tient compte de ces aspérités. Et c'est, à la fin, l'ultime et très difficile confidence: «Le moment est venu. Je vous lègue / ce que je n'ai pas compris / pas achevé — tout mon amour / si je puis dire devant vous / dignement cette chose-là. // Pourquoi ne le pourrais-je? / Je ne sais pas.» Fragile, je vous disais; étrange aussi, quand on ose le pathétique.

Collaborateur
Le Devoir

POUR LES DÉSESPÉRÉS SEULEMENT

René Lapierre
Les Herbes rouges
Montréal, 2012, 152 pages



Spirale se penche sur l'édition

À l'heure du passage au numérique et des mégaconglomérats de maisons d'édition, la revue *Spirale* se penche, dans son plus récent numéro, sur la chaude question des nouveaux enjeux de l'édition. Dirigé par Pascal Genêt et Patrick Poirier, le dossier arrive au moment où se prépare une commission parlementaire pour examiner la pertinence du prix unique du livre, question de l'heure au Québec. Malgré les points de vue nombreux, c'est pourtant un dossier fort généraliste qui est livré ici. L'observateur pourra prendre le pouls du retard de l'édition francophone en édition numérique (Edouard Bourré-Guilbert et Jean-Michel Sivry), des agitations scandalisées récurrentes du milieu littéraire (Marie-André Lamontagne), de la drôle de façon de débattre du prix unique (Patrick Poirier) ou de la publication des livres savants aujourd'hui (Benoît Melançon). Est-ce parce que les articles sont courts? Les artisans du milieu, qui réfléchissent depuis un certain temps à nombre de ses questions, risquent de rester sur leur faim devant ce survol fait peut-être d'un peu trop haut.

Catherine Lalonde

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Lettre à un fils

CHRISTIAN DESMEULES

Du fond de sa solitude, un vieil homme entreprend d'écrire une lettre à un fils qu'il n'a jamais connu et ne connaîtra probablement jamais. Aussi bien autobiographie que testament et récit de sa quête, son texte, qui se confond avec le second roman de Laure Bouvier, est une bouteille à la mer.

À l'aube de ses 18 ans, avec déjà une prédisposition à «prendre le large», Pierre Gauthier, le héros de *Tanisi*, n'a pas mis longtemps pour fuir et son petit village du Québec et la Conscripton à la fin de l'été 1944. Sans trop de mal, il aboutit après quelques semaines dans l'Ouest canadien, sur les rives du lac Manitoba, où il est tout de suite accueilli par Joachim, un Métis qui n'avait pas peur des «zombies», comme on appelait les déserteurs.

Aux yeux du vieillard qu'il est devenu, ce séjour au Manitoba occupe le cœur de son existence. Une vie qu'il divise entre un avant et un après, surtout, marqué au fer rouge de sa trop courte histoire d'amour avec une jeune Crie — une nièce de la femme de son bienfaiteur.

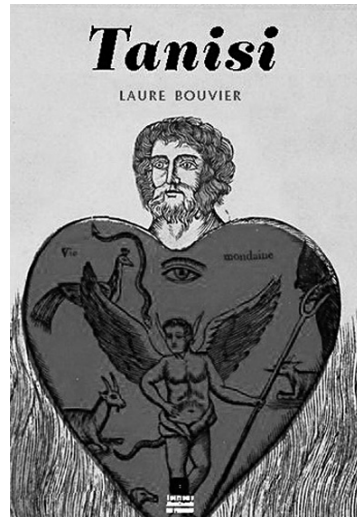
Quelques années plus tard, après avoir pu retourner là-bas, avoir constaté la disparition de tout le monde et appris qu'un enfant aurait survécu, il entreprend des recherches malgré de bien maigres indices, allant jusqu'à faire publier des petites annonces dans les journaux d'un peu partout: «Père recherche son fils né à Winnipeg...»

Alors, il se raconte à cet enfant qu'il imagine être le sien. Sa fuite dans l'Ouest, ses amours trop brèves avec Amélie, sa vie de déserteur aux États-Unis, son travail comme typographe dans le Montréal multiculturel des années 50.

Ce long récit est, on le comprend, le seul héritage qu'il puisse laisser à ce fils métis. Et parce qu'il refuse que la vie ne soit qu'une impasse, il éprouve le besoin de transmettre sa vision du monde. Le besoin de réparer une erreur et de lui prouver par-dessus tout son humanité, lui qui fait partie de la «race des Tourmenteurs».

Mais surtout, cette culpabilité intime se double d'une couche supplémentaire: celle de l'homme blanc envers tous les peuples autochtones d'Amérique du Nord.

Née en 1945 à Saint-Boniface, au Manitoba, Laure Bouvier place au cœur de *Tanisi*, tout comme dans *Une histoire de Métisses* (Leméac, 1995),



son premier roman, un voyage vers l'Ouest canadien.

Tenant beaucoup du roman d'apprentissage, *Tanisi* — un joli mot un peu fourre-tout qui sert de salutation en langue crie, et qui signifie, il me semble, aussi bien «bonjour» que «Comment vas-tu?» — est aussi une patiente remontée aux sources de l'histoire et de l'identité métisse. Un petit roman sympathique, parfois un peu didactique, débordant de bons sentiments.

Collaborateur
Le Devoir

TANISI

Laure Bouvier
Marchand de feuilles
Montréal, 2012, 264 pages

Émilie Guilbeault-Cayer
Déjà en librairie

La Crise d'Oka
Au-delà des barricades

SEPTENTRION .Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Québec

Invitation librairie Paulines
Jeudi 7 février 19 h 30

Aimer, enseigner
Le risque de la relation maître-disciple

Avec Yvon Rivard, romancier, essayiste, scénariste. Professeur de littérature durant 35 ans.

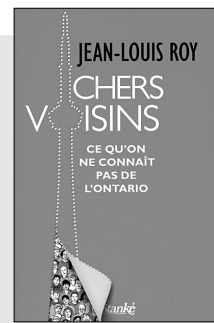
Animateur: Nicolas Lévesques, psychologue, psychanalyste, essayiste

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée: 5 \$

Paulines LIBRAIRIE

LIVRES

LA VITRINE



ESSAI

CHERS VOISINS
CE QU'ON NE CONNAÎT
PAS DE L'ONTARIOJean-Louis Roy
Stanké
Montréal, 2013, 376 pages

Ancien directeur du *Devoir* (1981-1986), Jean-Louis Roy a parcouru l'Ontario pendant trois ans et a parlé à ses gens. Il livre le fruit de ses pérégrinations et de ses rencontres dans *Chers voisins*, un « grand reportage sur la société ontarienne d'aujourd'hui ». Emballé par son expérience, Roy s'extasie presque devant cette société d'immigration qui vit au diapason d'un « postmulticulturalisme qui ne fait plus de la volonté de la majorité la source de la reconnaissance et du statut des diverses communautés », qui jouit d'une « économie solide » et s'impose, sur le plan culturel, comme « l'une des sociétés les plus attrayantes du continent ». Instructive, cette visite guidée manque toutefois de caractère et s'apparente trop souvent à un fastidieux publi-reportage qui aurait été commandé par l'État ontarien.

Louis Cornellier



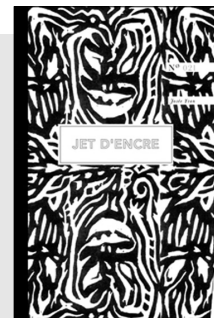
CHRONIQUE

FÂCHÉ NOIR

Stéphane Dompierre
Québec Amérique
Montréal, 2013, 176 pages

Quand on a offert au romancier Stéphane Dompierre d'écrire une chronique sur le portail de Yahoo! Québec, il a refusé. N'y a-t-il pas déjà, s'est-il dit, trop de chroniques de ce genre ? Il a toutefois fini par se raviser, en proposant une chronique décalée, une sorte de « parodie d'éditorial sur des sujets dont personne ne s'occupe », comme les chats, les photos de voyage (toujours plates à regarder, note-t-il), le culte du moment présent (une niaiserie), le paranormal et la « croissance personnelle » (d'autres niaiseries). Sur un ton ironique, Dompierre s'adresse directement à son lecteur en lui servant de petites colères nappées de cynisme. Dans l'art de faire du mauvais esprit, l'écrivain s'avère divertissant, gentiment provocateur, mais reste, malheureusement, inoffensif.

Louis Cornellier



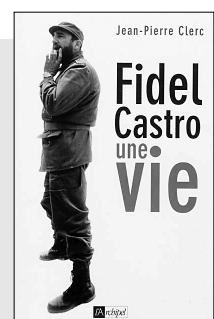
REVUE

JET D'ENCRE
NUMÉRO 021 : JOSÉE YVON

Sherbrooke, 2012, 102 pages

Il y a depuis quelques années, dans le petit milieu poétique et littéraire, un ramdam pour redécouvrir la poète Josée Yvon, décédée en 1994, peut-être une des plumes les plus radicales — beatnik, féministe, marginale à l'os — poussées ici. Autour de la préparation, éternelle semble-t-il, d'une anthologie et d'un ensemble d'essais qui paraîtront aux Herbes rouges, des poèmes sont relus, des photos ressortent des archives, on décolle Yvon de l'ombre de son amoureux et complice Denis Vanier. En attendant que ces projets voient le jour, la revue *Jet d'encre*, sous la direction de Jonathan Lamy et Amélie Aubé Lanctôt, consacre son dernier numéro à cette femme aux mots missiles. Une relecture de France Théoret (« fréquenter ses livres exaspère, rend hors de soi, d'où qu'on puisse se situer »), des créations entre autres de Mathieu Arsenault, de Catherine Cormier-Larose, de Fernand Durepos, de Caroline Rivest, de Martine Delvaux et d'Yves Boisvert, des reproductions des œuvres visuelles de Gabriel Lalonde et de Guy Boutin sont de cette trame qui veut « trouver une manière originale de relire Josée Yvon et de montrer l'actualité de son œuvre », ainsi que son influence.

Catherine Lalonde



BIOGRAPHIE

FIDEL CASTRO

UNE VIE
Jean-Pierre Clerc
Éditions de l'Archipel
Paris, 2013, 542 pages

En soi, le parcours de cette biographie illustre la longévité de son protagoniste. Car ce *Fidel Castro. Une vie* est la troisième mouture de ce qui fut d'abord publié sous les titres *Fidel de Cuba* en 1988, puis *Les quatre saisons de Fidel* en 1996. On pourra désormais considérer cette nouvelle mise à jour comme étant définitive, le Lider Maximo n'exerçant plus de pouvoir direct sur Cuba — et étant dans une santé apparemment fragile, à 86 ans. Déjà largement célébré il y a une quinzaine d'années pour sa composition vivante, rigoureuse, lucide et fort bien documentée, l'ouvrage de l'ancien collaborateur du *Monde* Jean-Pierre Clerc complète aujourd'hui un tableau sans complaisance du géant politique cubain. L'ajout de quelque 75 pages pour couvrir la période 1995-2012 permet de survoler (un peu rapidement) les années du chant du cygne et de la passation des pouvoirs vers Raúl Castro, il y a cinq ans. Une somme comparable à l'incontournable *Castro. 30 ans de pouvoir* de Tad Szulc (Payot, 1987).

Guillaume Bourgault-Côté

Passionnante histoire de la gauche américaine

CHRISTIAN NADEAU

Selon Eli Zaretsky, la gauche, aussi étonnant que cela puisse paraître, est constitutive de l'ADN politique des Américains. Mais elle s'est constamment définie, et c'est là la thèse centrale du livre, moins en opposition à la droite (comme c'est le cas en Europe) qu'en référence au libéralisme, au sens réel du terme, soit la tradition politique selon laquelle les droits et libertés des individus ont priorité par rapport à d'autres types de préoccupations politiques. Le libéralisme s'oppose à toute intrusion dans la vie privée des individus, et à toute tentative de contrôler les mœurs pour des raisons politiques. Le propos de la gauche serait de rappeler que cette primauté accordée aux droits et libertés ne peut avoir de sens dans une société profondément inégalitaire.

Le livre d'Eli Zaretsky, passionnant du début à la fin, se divise en trois grands chapitres qui sont les trois moments clés de l'histoire de la gauche américaine dans son rapport avec le libéralisme. Chaque moment correspond à une période de crise profonde de la société américaine. Pour l'auteur, la gauche aux États-Unis se distingue précisément dans ce rapport particulier à ces situations de crise.

Le premier moment est justement celui des luttes radicales contre l'esclavage, qui ont pris fin avec la guerre de Sécession. C'est le moment abolitionniste de la gauche américaine. Le second moment est celui du New Deal, mais là encore avec la manière dont les gauches se sont solidarisées avec les travailleurs noirs et où les luttes syndicales ont été menées de concert avec les luttes antiracistes. C'est le moment socialiste de la gauche américaine. Le dernier moment est celui des années 60, et surtout des mouvements civiques pour les droits des Noirs, ce qui correspondait aussi aux manifestations contre la guerre du Vietnam. Cela correspond à ce qu'on désigne généralement par l'expression « nouvelle gauche » (New Left).

Le premier moment, le moment abolitionniste, suit une vague de prospérité liée aux nouvelles technologies pour l'exploitation des champs de coton. Rapidement, entre 1815 et 1825, la production de coton est multipliée par quatre. Dès lors, c'est aussi le prix des esclaves qui augmente en flèche. Au XIX^e siècle, avoir un ou plusieurs esclaves est l'équivalent aujourd'hui de posséder une voiture de luxe ou, plus précisément, un tracteur ou une machi-



DOROTHEA LANGE

Selon Eli Zaretsky, la crise économique des années 1930 constitue un des temps forts de la constitution d'une pensée de gauche aux États-Unis. C'est à cette époque que la photographe Dorothea Lange documente la misère rurale qui sévit dans différents États. Ici, une jeune femme et son enfant partis du Dakota du Sud en 1939 dans l'espoir de trouver des jours meilleurs en Californie.

nerie agricole très onéreuse. L'expansion du système esclavagiste ne pouvait qu'entraîner une remise en question fondamentale des principes d'égalité et de liberté, car il devenait impossible de feindre l'ignorance devant une telle contradiction des valeurs universelles de liberté politique. Ceux qui étaient vus comme les extrémistes sont d'abord marginalisés, voire persécutés, comme ce fut le cas pour l'abolitionniste John Brown, mais les idées antiségrégationnistes font leur chemin jusqu'à ce que l'idéal d'égalité raciale soit vu comme constitutif même de l'identité nationale. Ce mouvement égalitariste conduisit également à d'importantes revendications féministes.

Le second moment, celui du New Deal, survient à la suite d'une profonde perturbation sociale liée à l'après-guerre et à la crise. Dans les années 30 apparut le Front populaire, distinct de ses cousins européens, mais représentant lui aussi une al-

liance entre les libéraux et la gauche. On identifia rapidement deux fronts de lutte : d'une part, le Sud, où régnait une ségrégation raciale très proche d'un apartheid, et d'autre part, l'organisation des mouvements syndicaux, qui représentaient des groupes d'immigrants européens sous-payés et des membres de la communauté noire. L'objectif de ces mouvements sociaux était de faire du syndicalisme plus qu'un simple pouvoir de négociation des salaires, mais un véritable outil de transformation sociale.

Le dernier moment, celui des mouvements civiques, allait poursuivre le travail pour l'égalité en élargissant le domaine de la lutte : des combats sociaux pour les droits civiques des Noirs, on passe ainsi aux luttes des droits des homosexuels, à celles contre l'impérialisme militaire, sans oublier les luttes féministes. L'assassinat de Kennedy allait donner lieu, paradoxalement, à un très grand nombre de réformes so-

ciales, comme le *Civil Right Act* de 1964, qui met fin à toute forme de discrimination officielle, entérinée par la loi. Il reste que, si l'establishment américain était d'une certaine manière prêt à reconnaître le caractère inéluctable des droits civiques des Noirs, il n'en allait pas de même quant à sa volonté de dominer le monde.

Pour l'auteur, il faut rappeler ces trois étapes historiques pour comprendre le sens et la continuité des luttes de la gauche américaine, à l'époque d'Occupy Wall Street et au moment où un premier président noir est au pouvoir, et dont le programme est profondément centriste et réclamé comme tel.

Collaborateur
Le Devoir

LEFT
ESSAI SUR L'AUTRE GAUCHE
AUX ÉTATS-UNIS
Eli Zaretsky
Traduit en français
par Marc Saint-Upéry
Seuil
Paris, 2012, 300 pages

Les pillages d'Hitler

SÉBASTIEN VINCENT

1940, le 14 juin. Les troupes allemandes entrent triomphalement dans Paris. L'occupation de la Ville lumière, avec ses somptueux musées, ses galeries d'art de la rue de la Boétie où exposent les peintres les plus connus de l'époque et ses maisons de vente aux enchères, fournit à Adolf Hitler ainsi qu'aux nazis « une occasion historique inédite de faire proprement main basse sur un butin de guerre virtuellement inépuisable ».

Dans les jours suivants s'organise la confiscation systématique d'œuvres d'art menée principalement auprès de collectionneurs juifs français, dont Paul Rosenberg, des membres de la dynastie Rothschild, les familles Schloss, David-Weill et Bernheim-Jeune. Au total, plus de 100 000 œuvres d'art, 500 000 pièces de mobilier et plus d'un million de livres et de manuscrits auraient été dérobés au patrimoine français durant l'Occupation. « La France fut, de tous les pays d'Europe, la principale victime de la rapine allemande ».

Un scandaleux pillage organisé, soutient le journaliste indépendant Hector Feliciano dans cette passionnante enquête rééditée en format poche. Feliciano s'est attelé à la difficile tâche de reconstituer le mode de confiscation allemand structuré autour de la Direction militaire pour la protection de l'art du Reich, de l'am-

bassade d'Allemagne à Paris et du Détachement spécial du Reichsleiter Alfred Rosenberg pour les territoires occupés. De tristes noms y jouèrent un important rôle. Outre l'ambassadeur Otto Abetz, Hermann Goering a été un « collectionneur vorace ».

Il bénéficia « le plus directement des confiscations d'œuvres d'art en France ». Au terme de huit années de tumultueuses recherches dans les archives et d'entrevues avec des victimes des spoliations et leurs familles, auxquelles les historiens avaient porté peu d'attention avant lui, Feliciano a aussi retracé les péripéties de certains tableaux perdus ou volés. Parmi ces derniers : *L'astrologue* de Vermeer qui, après avoir été dérobé aux Rothschild, a brièvement fait partie de la collection personnelle d'Adolf Hitler. Un véritable casse-tête dont l'assemblage a permis la restitution de centaines d'œuvres dérobées depuis la parution initiale de l'ouvrage en espagnol en 2001. C'est encore trop peu, car de 20 000 à 40 000 œuvres disparues depuis la guerre restaient à ce jour égarées dans la nébuleuse du marché de l'art en Europe et aux États-Unis.

Cette investigation apporte une contribution originale à l'histoire de l'Occupation et à l'histoire de l'art. Il montre que Hitler, passionné d'art jusqu'au dernier jour, et les nazis ont accordé autant d'importance et de

valeur idéologique au pillage artistique et culturel qu'aux victoires militaires et aux conquêtes territoriales.

Collaborateur
Le Devoir

LE MUSÉE DISPARU
Hector Feliciano
Gallimard
Paris, 2012, 495 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Mardi 5 février
à 19 heures

CRILCQ

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

Pour souligner la parution de l'ouvrage de Lise Gauvin (éd. Honoré Champion, 2012)

Aventuriers et sédentaires. Parcours du roman québécois

« ...une invitation à lire le roman québécois davantage qu'une histoire de son évolution. Entre le désir d'enracinement et le besoin de nomadisme s'inscrivent les étapes d'un parcours qui passe du roman paysan au roman urbain, de la traversée de la ville à celle du continent américain. »

AVEC LISE GAUVIN
Écrivaine, critique littéraire et professeure à l'UdeM, elle a publié plusieurs ouvrages consacrés à la littérature québécoise et francophone.

ANIMÉE PAR GILLES DUPUIS

ESSAIS

Le zombie comme guide et révélateur



LOUIS CORNELIUS

C'est la deuxième fois que l'essayiste Maxime Coulobme me fait le coup : me captiver en traitant d'un sujet qui, a priori, ne m'intéresse pas du tout. La première fois, c'était au printemps 2010, avec *Le monde sans fin des jeux vidéo*, publié aux prestigieuses Presses universitaires de France (PUF). Dans cet ouvrage, Coulobme expliquait que certains jeux vidéo « s'offrent comme une façon d'apaiser, pour le sujet, les symptômes de notre (post) modernité » ; ils « ne visent pas à donner sens aux angoisses de la réalité en proposant une nouvelle transcendance, mais à les fuir », tout en permettant la construction d'une « sorte d'idéal du moi ». Sans me convaincre, la réflexion m'était apparue solide et stimulante.

Cette fois, Coulobme, qui est sociologue et professeur d'histoire de l'art contemporain à l'Université Laval, rapplique, toujours aux PUF, avec une *Petite philosophie du zombie*. Or, encore une fois, le sujet ne m'inspire pas. J'ai beau lire, sur la quatrième de couverture de l'ouvrage, que « les zombies sont partout, au cinéma, à la télévision, dans nos rues, chez notre libraire », je ne vois pas l'intérêt de l'affaire, que je considère comme une simple mode régressive. Toutefois, en jetant un œil à la bibliographie, dans laquelle figurent les noms de Bakhtine, de Deleuze, de Freud et de Kant, je me dis qu'il ne doit pas y avoir que de banals zombies dans cet essai, et je ne me trompe pas.

Un produit psychique

Dès les premières pages, en effet, Coulobme annonce qu'il va faire du zombie « un guide pour regarder notre société occidentale », qu'il traitera le zombie comme un « symptôme de ce qui taraude la conscience de notre époque », comme une « métaphore de notre condition », comme, finalement, « le révélateur de notre époque ». Le zombie, suggère-t-il, est notre double ; il incarne nos roulements et révèle la pulsion de mort qui nous habite. Le zombie, en d'autres termes, n'est pas qu'un « produit typiquement commercial de notre époque » ; il en est



YURI CORTEZ AGENCE FRANCE-PRESSE



FILMS SEVILLE ET RAFA RIVAS AGENCE FRANCE-PRESSE

Figure « extrême et décalée » de notre culture, le zombie contemporain est partout. Il a ses défilés annuels, comme ci-haut au Mexique, est un habitué des écrans des multiplex. Le film *Warm Bodies* (à gauche) vient de prendre l'affiche au cinéma et, depuis le succès de *Thriller*, il est indissociable de l'œuvre de Michael Jackson (à droite une promotion d'une comédie musicale sur le roi de la pop).

aussi un « produit psychique ».

Le zombie, au XIX^e siècle, est d'abord une créature mythique haïtienne. Il s'agirait d'un individu drogué par un prêtre vaudou qui, une fois privé de sa subjectivité, serait réduit en esclavage. Le cinéma des années 1960 déplace le sens de la figure. Le zombie n'est plus un vivant presque mort, mais un mort presque vivant et cannibale, qui ne veut que dévorer des vivants « sur fond d'univers dévasté ». Plus récemment, à

l'ère du sida, le zombie a été présenté comme un mort-vivant qui contamine les vivants en les mordant.

« La figure du zombie a changé, s'est transformée, a évolué, s'est adaptée aux différentes cultures qui l'auront invoquée », écrit Coulobme. Or les zombies reviennent à la mode en Occident depuis quelques années. De quoi, peut-on alors se demander, sont-ils le symptôme ?

Le zombie, explique Coulobme, est d'abord notre dou-

ble. Il est presque un humain sans en être vraiment un, raison pour laquelle sa figure suscite un sentiment « d'inquiétante étrangeté ». Capable d'action (il poursuit les humains pour les manger), mais souvent réduit à l'attente (laissé seul, il répète machinalement des gestes anciens), il n'a plus de conscience. Ce zombie de l'attente, ce « vivant absent de lui-même », n'est pas sans évoquer l'individu contemporain traumatisé, brisé par un drame et, ajou-

terais-je, assommé par les psychotropes, privé de sa capacité de penser.

Une société désolidarisée

On pourrait se rassurer en se disant que de tels individus gravement traumatisés demeurent l'exception dans nos sociétés, mais Coulobme, en s'appuyant sur les thèses de Freud, de Benjamin et d'Agamben, vient briser notre quiétude. « Il y aurait toutefois, écrit-il, au cœur de la modernité, quelque chose comme

un devenir-zombie. »

Le rythme de la vie moderne, en Occident, nous imposerait une suite ininterrompue de chocs traumatiques qui mènerait à une « corrosion progressive du caractère » et à une « dissolution de la subjectivité », c'est-à-dire de la capacité de penser. Le cerveau du zombie est mort, sauf dans la portion qui alimente ses pulsions agressives. Imaginer un devenir-zombie pour l'humain nous force donc à appréhender un retour à l'état de nature, dans lequel l'homme serait un loup pour l'homme, c'est-à-dire une société radicalement désolidarisée. La crainte, reconnaissons-le, n'est pas folle.

Dans ses représentations contemporaines, le zombie n'est pas qu'un double ; c'est aussi un monstre, un être abject qui nous dégoûte en nous jetant à la figure ce que nous avons dû refouler — la mort, la maladie, la sexualité brute, notre animalité, quoi — pour instaurer une société humaine, un ordre symbolique viable. Or, comme ce qui nous dégoûte est une part de ce qui nous constitue, nous conservons une curiosité un peu coupable à l'endroit de ce refoulement que nous revisitions avec amusement, sur le mode grotesque, par la figure du zombie, « symptôme, non seulement du déni de cette mort et de la chair dans notre culture, mais encore de notre incapacité à rêver un autre futur pour l'homme ».

Cette incapacité s'accompagnerait, par conséquent, d'un imaginaire de la fin, alimenté par les craintes environnementales et économiques dont on nous bombarde quotidiennement. Voir, sur écran, la « sublime » destruction de notre civilisation par des zombies aurait pour effet paradoxal de nous apaiser. « La fin de l'humanité serait notre revanche », écrit Coulobme, nous n'en serions plus victimes, car nous l'aurions, du moins imaginativement, rêvée, souhaitée. »

Figure « extrême et décalée » de notre culture, le zombie, « en étant ainsi distant de notre quotidien, en choquant notre imaginaire, voire notre société, s'offre donc comme un détour pour la regarder ». Et me voilà à philosopher avec les zombies ! Maxime Coulobme m'a encore eu.

louisco@sympatico.ca

PETITE PHILOSOPHIE DU ZOMBIE

Maxime Coulobme

PUF

Paris, 2012, 160 pages

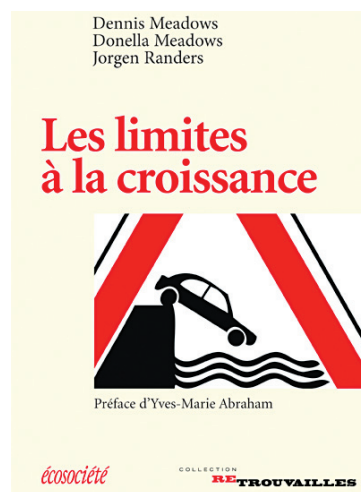
Sagesse verte

MICHEL LAPIERRE

En 1972, date clé de l'écologie, des scientifiques, les Américains Dennis et Donella Meadows ainsi que le Norvégien Jorgen Randers publièrent *Limits to Growth* qui, traduit partout, fit scandale en soutenant que l'on devait arrêter la croissance économique pour éviter la ruine de la planète. Depuis 1992, ils affirment que les limites de cette croissance sont déjà dépassées. Aujourd'hui, ils ne discernent qu'une lueur d'espoir née à Montréal...

Dans la préface de la version française tant attendue de l'actualisation de leurs recherches, *Les limites à la croissance*, le sociologue montréalais Yves-Marie Abraham envisage « l'effondrement de l'espèce humaine avant même la fin du XXI^e siècle ». Pourtant, les auteurs, aussi alarmistes, rappellent que la signature du Protocole de Montréal sur la couche d'ozone (1987) par plus de 40 pays (les États-Unis de Reagan y compris !) marqua un pas dans la bonne direction.

Après un long combat, notamment contre DuPont, géant de l'industrie chimique, les écologistes avaient réussi à faire interdire en 1978 par Washington les chlorofluorocarbones qui, dans les bombes aérosol, endommageaient la couche d'ozone stratosphérique, nécessaire à la préservation de



la vie sur terre. Malgré cela, Dennis Meadows et ses collaborateurs estiment que « la consommation actuelle de ressources par les humains dépasse de quelque 20 % la capacité de charge mondiale ».

D'abord liés au Massachusetts Institute of Technology et mandatés en 1972 par le Club de Rome (groupe international de réflexion), ils proposent, à l'heure présente, grâce à des modèles mathématiques, « 10 évolutions possibles » du monde. Encouragés par le précédent de 1987, ils espèrent convaincre les États « d'inverser les tendances et de ramener l'empreinte écologique » humaine à de justes proportions pour qu'elle se limite à un développement aussi équilibré que durable.

Les économistes conservateurs ont critiqué leur catas-

trophisme. En réalité, la lucidité de Dennis Meadows et de son équipe s'accompagne de prudence et d'un certain scepticisme.

Les auteurs reconnaissent que leur analyse prospective suppose « que les meilleures conditions sociales possibles prévaudront ». À la différence de tant d'écologistes, ils ne voient pas dans l'exploitation des sources dites renouvelables (énergies solaire, éolienne, hydraulique, énergie de la biomasse) une panacée. Ces sources, osent-ils affirmer, « ne sont ni sans conséquence sur l'environnement ni illimitées ».

Leur réflexion sur le réchauffement climatique n'a rien de doctrinaire. Ils admettent que de « grandes incertitudes demeurent ».

La belle « révolution de la durabilité » qu'ils suggèrent repousse à la fois le leurre de la croissance et l'obsession de la catastrophe. Elle s'inspire, comme chez Emerson et Thoreau, d'un culte raisonnable de la nature, celle qui aura le dernier mot.

Collaborateur
Le Devoir

LES LIMITES À LA CROISSANCE

Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers
Écosociété
Montréal, 2013, 432 pages

DAVID GILMOUR



LEMEAC

Le juste retour des choses

« [Dans] cette méditation – qui n'est jamais lourde – sur le sens de la vie et la rareté de l'amour [...], [l'auteur] a surtout mis une bonne dose d'autodérision. C'est, entre autres choses, ce qui contribue au charme du livre et qui fait de David Gilmour un écrivain auquel on s'attache. Cela et cette manière simple et humaine, plus rare qu'on ne le croit, de raconter des histoires. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com